

I

En l'espace de quelques semaines, des lettres allaient être brûlées, des pages, arrachées, des photos, déchirées. Des noms allaient être honnis, des souvenirs, abandonnés, et l'histoire, réécrite. Une fois de plus. En l'espace de quelques semaines, des promesses allaient être rompues, et des cœurs, brisés.

Mais pour l'heure, il n'y avait que peu d'agitation ou de bruit.

La campagne se languissait, blonde et fanée, accablée par des semaines d'une chaleur étouffante. Tout là-haut, le ciel céruléen demeurerait implacable, s'étirant à perte de vue au-dessus des arbres sans jamais toucher la terre assoiffée. Seul le ra-ta-ta-ta d'un pic-vert interrompait le roucoulement du ramier.

Il était presque midi quand Sylvia arriva – un détail qu'elle n'oublierait jamais, l'ayant plus tard consigné par écrit, ainsi que tout ce qui s'était dit ou fait durant cette journée. Pendant des années après cela, elle allait se demander si elle aurait pu, ou dû, faire les choses autrement. Mais toujours est-il que ce jour-là, son cœur débordait d'amour.

Lorsque la voiture qui l'avait amenée disparut au bout du chemin, elle scruta la maison en souriant. Maintenant, je vais pouvoir imaginer Cora *ici*, songea-t-elle en s'arrêtant un instant dans l'ombre de la demeure. Devant elle, la

porte d'entrée et, au-delà, la porte vitrée du vestibule étaient grandes ouvertes. Certes, il faisait beau, et elle était attendue, mais c'était un peu désinvolte, et même risqué. Car n'importe qui aurait pu entrer.

À l'intérieur, il faisait frais et sombre, le silence régnait. Elle posa son sac et appela :

— Hello-oh ! C'est moi, Sylvia... Il y a quelqu'un ?

Elle reconnut d'emblée la longue table en bois sculpté, sur laquelle elle fit courir ses doigts avec une familiarité rassurante tout en continuant d'avancer. Un cadre de cuir rouge, côtoyant une coupe en faïence remplie de cartes de visite, proclamait : À L'EXTÉRIEUR. Un journal plié ainsi qu'une pile de lettres qui n'avaient pas encore été ouvertes reposaient sur un plateau d'argent sous un arrangement floral volumineux et un peu trop désordonné à son goût.

Elle jeta un coup d'œil au courrier – des enveloppes de papier brun, des factures –, puis, levant la main, tira une grosse fleur du bouquet pour la libérer d'un enchevêtrement de tiges et d'écorces détrempées, et la replaça au centre du vase. Levant les yeux, elle eut le souffle coupé en découvrant le tableau accroché au mur : une chose beaucoup trop osée pour être exhibée dans une entrée ou même ailleurs !

Elle sourit en reconnaissant une vieille banquette en bois doré capitonnée de velours rose et surmontée d'une tête de zèbre. Cora n'avait-elle pas dit qu'elle avait horreur de cette chose empaillée dont, pour rien au monde, elle n'aurait voulu dans sa maison ?

Elle continua d'avancer, jeta des coups d'œil à droite et à gauche, dans les grandes pièces baignées de soleil, pleines de meubles familiers en acajou – antiquités magnifiques, pièces de cristal, objets d'art. Souriant à Gio et Louis, les deux carlins favoris de Cora (qui avaient été naturalisés par un taxidermiste parisien de renom et montaient désormais la garde de part et d'autre d'une ottomane), elle s'attendit presque à voir les petites bêtes se lever et trotter, clic-clic, sur le parquet ciré pour venir lui faire fête. N'était-ce pas

merveilleux de se retrouver dans un lieu où les objets vous faisaient vous sentir immédiatement chez vous ? Et pourtant, revoir toutes ces choses rassemblées ici, dans cette maison, lui procurait un sentiment étrange. Le monde de Cora n'aurait jamais pu tenir tout entier dans un cottage.

— Un cottage ! dit-elle en secouant la tête.

Cora était une collectionneuse, une voyageuse, comme l'attestaient ses nombreuses propriétés, appartements à Paris et à Rome, un château dans la vallée de la Loire. . . Et bien que Cora n'ait jamais prévu de revenir vivre en Angleterre, Sylvia se réjouissait en secret que les circonstances – si tragiques soient-elles – en aient décidé autrement. Car Cora était enfin de retour, et pour de bon cette fois.

Une voix d'homme jeune rompit le silence, et elle se retourna.

— Vous devez être Sylvia, dit-il. Moi, c'est Jack.

Jack. Mais oui, bien sûr, la ressemblance était frappante.

Il sourit.

— Enchantée, dit-elle en prenant la main qu'il lui tendait.

Ils avaient cru comprendre qu'elle arriverait plus tôt, lui dit-il. Elle lui répondit qu'elle avait pris un train plus tardif afin d'éviter la cohue des vacanciers du week-end... sans préciser que son plan avait échoué et que le train suivant était tout aussi bondé que le premier.

N'étant pas habituée aux jeunes enfants, à leurs regards et leurs braillements, elle s'était retrouvée coincée dans un compartiment plein comme un œuf, avec son carnet et son crayon sur les genoux. Elle avait fait mine d'être occupée, la bouche fermée et respirant par le nez.

Dans son carnet, elle avait noté le mot « miasme », puis avait griffonné de petits carrés tout autour, qui s'emboîtaient les uns dans les autres et se chevauchaient. Jusqu'à ce que le mot ait complètement disparu.

Quand un bambin avait fait tomber sa glace à ses pieds, éclaboussant ses chaussures et le bas de sa robe, elle s'était contentée de sourire. Et quand une mère avait déboutonné

son corsage pour donner le sein à son nourrisson affamé, elle avait souri à nouveau et détourné la tête.

— Tout s'est bien passé ? Cotton était à la gare, j'imagine ?

— Oui, monsieur Cotton était là, comme convenu.

Quand elle était descendue du train, avec sa petite sacoche de cuir et sa grosse valise, elle avait fermé les yeux et était restée un instant immobile sur le quai.

Elle avait aperçu le dénommé Cotton (en tous points conforme à la description que lui en avait faite Cora), mais elle éprouvait le besoin de souffler un peu. Elle avait accepté qu'il porte sa valise, mais pas sa sacoche.

— Le train n'était pas trop bondé ? demanda Jack.

— Pas du tout, mentit-elle.

— J'imagine que Linford a dû vous sembler un tombeau... en comparaison de Londres.

Sylvia avait en effet trouvé la petite ville de province très calme. Des auvents décolorés par le soleil pendaient mollement à la devanture des boutiques, les salons de thé étaient déserts et les bannières GOD SAVE THE KING qui pavoisaient encore la façade des immeubles avaient un air triste et incongru. Comme Noël en été, songea-t-elle. Avec cette chaleur, les célébrations du couronnement avaient été promptement oubliées ; se souvenir eût demandé trop d'efforts.

Sylvia secoua la tête.

— C'est la même chose à Londres. *Absolument tout* est fermé... Les rues sont désertes.

C'était une exagération. Même si de nombreux commerces fermaient de bonne heure et que les grandes artères n'étaient plus aussi fréquentées, le pouls de la capitale n'en continuait pas moins à battre fébrilement. Les gens s'étaient adaptés. Ils avaient changé leurs habitudes, convergeant vers les parcs où chaque bassin, ruisseau ou canal qui n'était pas complètement asséché était assailli par les baigneurs. Et bien que Mme Pankhurst et ses suffragettes aient décrété une trêve et cessé de briser des vitrines pendant les fêtes du couron-

nement (et jusqu'à la fin de l'été), elles continuaient de battre le pavé avec leurs pancartes DROIT DE VOTE POUR LES FEMMES.

— Eh bien, peut-être que vous ne trouverez pas notre petite ville aussi calme qu'elle y paraît, dit-il en souriant.

Oui, il y avait une ressemblance évidente, songea-t-elle, dans la forme de la mâchoire, le nez et en particulier les yeux.

— Vous me rappelez beaucoup votre grand-père, dit-elle.

Il leva vers elle un regard interrogateur, puis déclara :

— Mais bien sûr, j'oubliais... Vous l'avez connu quand vous viviez à Rome.

— Il y a très, très longtemps, répondit-elle en ôtant ses gants.

— Nous portons le même nom, dit-il, mélancolique.

Elle garda les yeux baissés sur les gants de dentelle ivoire qu'elle tenait à la main. Il ne sait rien, songea-t-elle.

— Venez, lui dit-il soudain avec une assurance qui la surprit.

Il la précéda dans le couloir.

— J'étais dehors... S'il ne fait pas trop chaud pour vous, nous pourrions nous asseoir à l'ombre... Je vais faire apporter du café... Attendez-moi ici.

Il tourna les talons, reprit le couloir en sens inverse, puis passa la tête par une porte. Sylvia l'entendit qui riait en disant :

— Oui, si ça ne vous ennuie pas... Dans le jardin.

Ils traversèrent la grande véranda vitrée jusqu'à une terrasse orientée au sud, descendirent quelques marches de pierre menant à une pelouse jaunie. Désignant au loin le jardin d'agrément, il évoqua un sentier forestier. C'était parfait, dit-elle, absolument parfait. Elle n'en attendait pas moins de Cora. Ils s'installèrent dans des fauteuils en rotin garnis de coussins et entamèrent une conversation polie. Une jeune femme de chambre parut et jeta une nappe blanche sur une table entre eux. Quand il dit combien il prenait plaisir « à apprendre à connaître sa grand-mère », Sylvia se rappela

qu'elle et lui s'étaient très peu vus, du fait de l'absence de Cora. Elle prit garde de ne pas mentionner sa mère ou son père, s'efforça d'en dire le moins possible.

— Je crains que vous ne vous retrouviez à nouveau sur les rails dès la semaine prochaine, dit-il.

Elle se demanda si un quelconque imprévu était survenu pour qu'on la réexpédie aussi vite à Londres, telle une invitée encombrante.

— Elle a accepté de siéger dans le jury d'un concours floral sur la côte.

— Ah ! je vois, murmura Sylvia, soulagée.

Il était vêtu de façon décontractée, comme l'étaient les jeunes gens de nos jours, avec son col de chemise défait et ses manches retroussées.

Ses manières aussi étaient décontractées et sans cérémonie : jambes étirées devant lui, mains croisées derrière la tête, regard perdu dans le lointain. Bien qu'il fût difficile d'imaginer ce qu'il avait vécu, il ne présentait aucune trace visible de traumatisme majeur.

— Hum. Une journée parfaite, dit-il en fermant les yeux.

Elle tourna la tête et aperçut un vieux hamac tout taché et couvert de mouches suspendu entre deux hêtres au bout de la pelouse. Dessous, un verre renversé et un livre gisaient à même le sol. Elle songea qu'il devait être en train de se prélasser à cet endroit quand elle était arrivée.

— Je ne vous ai pas dérangé dans vos occupations au moins ? dit-elle.

— J'étais occupé à ne rien faire, dit-il en se renversant un peu plus confortablement dans son fauteuil.

C'était curieux cette façon qu'avaient les jeunes gens de s'affaler. En particulier les jeunes garçons – toujours vautreés. Cela la dérangeait de la même façon qu'un poignet de chemise effiloché : brouillon, désordonné. Et cette tendance ne faisait que s'accroître. Elle avait remarqué que, dans le parc à côté de chez elle, dès les premiers beaux jours, les garçons s'allongeaient à même le gazon, débraillés, sans

même une couverture sous eux. Elle avait vu de ces choses dans ce parc...

Quand la femme de chambre revint avec le plateau, Sylvia remarqua qu'elle et lui échangeaient un sourire complice. Il était bel homme, naturellement, mais la fille était un peu trop avenante, et son corsage, trop ajusté.

— Mais au fait, où est Cora ? demanda-t-elle.

— Elle est allée se promener. Jusqu'au temple, je suppose. Elle ne devrait pas tarder.

— Au temple ?

Il désigna un point derrière lui.

— Dans le bosquet... Une réplique miniature de la Rome antique. Elle aime bien aller se recueillir là-bas.

— Je vois.

Les références à la Rome antique étaient partout visibles : sculptures et statuettes de bronze à l'intérieur de la maison, urnes et statues de pierre dans le jardin. Pour les avoir déjà vues, Sylvia en connaissaient certaines, comme la femme de marbre à côté du portail.

— C'est une grande amateur d'art, vous savez... Et pas seulement de peinture et de sculpture. Elle est aussi férue d'architecture. Bien plus que moi, ajouta-t-elle en riant.

Il fut un temps où elle trouvait profondément injuste que Cora ait été à ce point comblée par les dieux. Sa beauté physique, son élégance et son aptitude à charmer les gens la rendaient jalouse. À côté d'elle, Sylvia se sentait inférieure, insignifiante.

Mais le destin était intervenu, comme il le fait parfois, sous les traits de la bonne fortune, et elle avait découvert que le sort de Cora n'était pas aussi enviable qu'il y paraissait et qu'elle avait besoin d'être choyée, aimée et, par-dessus tout, protégée.

Il se pencha pour prendre sa tasse et sa soucoupe.

— J'ai cru comprendre que ma grand-mère vous avait chargée d'écrire ses mémoires, dit-il sans la regarder.

— C'est exact.

— Dans ce cas, je serai le premier..., votre tout premier lecteur. Mais je suppose que ce sera un exercice intéressant pour vous. Elle m'a semblé quelque peu réticente à parler du passé..., avec moi en tout cas.

Sylvia ne répondit rien, vexée d'avoir été étiquetée comme biographe (et pourquoi pas secrétaire, pendant qu'on y était ?). Car, enfin, elle et Cora étaient des amies très chères et proches ; elles se connaissaient depuis plus d'un demi-siècle et avaient surmonté bien des épreuves ensemble. De plus, Sylvia estimait lui faire une faveur en écrivant ses mémoires, car ce n'était pas sa spécialité. Elle était romancière. D'aucuns auraient dit « auteur sentimental ». Mais elle préférait le titre d'« auteur littéraire ».

— Il n'est pas toujours facile de revisiter son passé, dit-elle. Cela nous oblige à nous confronter à tout ce que nous avons pu dire ou faire, à nos actes, nos erreurs, nos regrets.

Cette idée de mémoires était de Sylvia, même s'il avait fallu de nombreuses années avant qu'elle ne prenne effectivement forme. Après la mort de son époux, Cora était tellement excédée par les sous-entendus et les ragots qui circulaient sur son couple, que Sylvia lui avait suggéré, si elle était d'accord, d'écrire l'histoire de sa vie (la vraie) pour faire taire ses détracteurs.

— Le problème, quand les gens n'ont pas de faits concrets à se mettre sous la dent, c'est qu'ils aiment inventer des histoires, avait fait remarquer Sylvia.

Cora avait abondé dans son sens, et elles avaient commencé à creuser la question, principalement par le biais d'un échange de lettres. Mais plus tard, Cora avait changé d'avis, laissant entendre que c'était une entreprise *téméraire*, et peut-être même *dangereuse*. Au fil des ans, cette affaire était devenue source de discorde entre les deux amies, Sylvia ayant pris l'habitude d'écrire à Cora : « *Lorsque nous aurons fini tes mémoires...* »

Cependant, après plusieurs soirées passées en compagnie de Sylvia, Cora s'était montrée étonnamment enthousiaste

et décidée à mettre leur projet à exécution. Oui, elle voulait mettre les points sur les i, disait-elle, et pas uniquement à cause de Jack.

— Il faut rétablir la vérité. *Il le faut.*

Et c'est ainsi qu'elle avait invité Sylvia à séjourner à Temple Hill pour une durée indéterminée. Quand Sylvia avait fait remarquer qu'elle allait devoir retourner à Londres (au moins une fois par semaine) pour s'assurer que tout allait bien à l'appartement, prendre le courrier, etc., Cora avait frappé dans ses mains en s'écriant : — Même pas une heure de train !

— Naturellement, reprit Sylvia, votre grand-mère et moi nous connaissons depuis très longtemps. Nous n'avons que peu de secrets l'une pour l'autre... Écrire des mémoires est un processus intime. Je ne pense pas qu'elle voudrait que *n'importe qui* relate l'histoire de sa vie.

— Non, bien sûr, sourit-il. J'ai cru comprendre que vous étiez toutes les deux très jeunes la première fois que vous vous êtes rencontrées.

— Oui, c'était à Rome, où Cora était venue s'installer. Mes parents et moi habitions là-bas depuis plusieurs années déjà... Mon père était directeur d'une banque anglaise.

Elle lui demanda s'il avait fait la connaissance d'autres jeunes gens au village, et il mentionna quelques noms, dont une Sonia et une Cecily. Elle sourit.

— De gentilles jeunes filles ?

— Peut-être, répondit-il avec un haussement d'épaules en évitant son regard.

Quelques minutes plus tard, Cora émergea par ce que Sylvia avait identifié comme le portail menant au jardin d'agrément, situé en contrebas. Cora agita la main et commença à marcher lentement dans leur direction, les yeux baissés et s'arrêtant de temps à autre pour tapoter la pelouse desséchée avec le bout de sa canne.

Sylvia et Jack s'étaient levés.

— Des pissenlits ! leur lança-t-elle. Ça pousse comme du chiendent.

Elle ne sourit pas, ne demanda pas à Sylvia si son voyage s'était bien passé ni depuis combien de temps elle était arrivée. Mais plus tard, quand Sylvia déclara :

— J'adore ton *petit cottage*, ma chère, même si je le trouve un peu exigü à côté de Bayswater.

Cora avait ri, à l'immense joie de Sylvia.

Quelques semaines plus tôt, quand Cora était arrivée à Temple Hill, les genêts étaient encore en fleurs, et de minuscules fleurs roses recouvraient les branches des pommiers. Des arbres qu'elle ne se souvenait pas d'avoir vus.

Mais il y avait plus de vingt ans qu'elle était venue ici pour la première fois, et rien n'était comme dans ses souvenirs : la maison était plus petite, la répartition et la dimension des pièces, très différentes, et le paysage autour plus sauvage et accidenté.

Elle s'était rapidement acclimatée à la chaleur inusitée et à son nouvel environnement. Après tout, elle était chez elle. Elle était rentrée à la maison. Et bien que cette pensée en particulier l'emplît secrètement d'appréhension, elle considérait cet endroit comme une oasis de calme dans un monde de tumulte et d'agitation ; un monde qu'elle avait de plus en plus de mal à comprendre.

Avant que Jack ne vienne la rejoindre, et avant l'arrivée de Sylvia, elle avait passé beaucoup de temps dans le jardin à parcourir les allées envahies par les mauvaises herbes en compagnie de M. Cordery, son jardinier, afin de lui expliquer au mieux ce qu'elle souhaitait.

Et à mesure que la chaleur devenait de plus en plus suffoquante, et la maison, oppressante, même quand on laissait toutes les fenêtres ouvertes, elle avait pris l'habitude d'aller se réfugier dans le temple, une petite structure circulaire, constituée de sept colonnes doriques gainées de lierre et surmontées d'une coupole, qui avait été érigée quelques

années après la maison elle-même, avec des blocs d'albâtre apportés spécialement de Tivoli. Mais le climat inclément, l'humidité et les spores des arbres l'avaient fait vieillir prématurément, lui conférant l'aspect désiré par Cora : celui d'une ruine bien conservée.

Exposé à tous les vents, il fut un temps où il offrait une vue panoramique du nord au sud et d'est en ouest : la vallée et les pâturages qui s'étiraient à perte de vue ; le village avec ses cheminées, son mail verdoyant et son clocher de carte postale ; et à l'ouest, le soleil couchant dans toute sa gloire. Ces vues étaient à présent bouchées par les bois de hêtres et de bouleaux, mais la lumière qui continuait de filtrer à travers les branches faisait miroiter la roche siliceuse. C'était un lieu intime, de méditation et de souvenir.

Pourtant, il ne semblait rien commémorer. Il ne comportait aucune initiale, date ou inscription en latin, ni aucun buste ou statue couvert de lichen. Mais pour Cora, c'était un petit morceau d'Italie, le souvenir d'une époque et d'un homme. Ici régnaient le calme et le silence ; ici, elle aimait venir méditer sur ce qui s'était passé... et sur ce qui aurait pu se passer si sa vie avait été différente.

Mais elle ne pouvait plus échapper à la réalité, maintenant qu'elle avait posé ses valises. Et le souvenir, l'inévitable regard en arrière, la quête de l'instant parfait, réconfortant, auquel on s'abandonnait avec délices, s'accompagnait d'autres instants qui lui rappelaient comment et où son périple avait commencé, qui elle était et ce qu'elle avait fait. Ce souvenir involontaire, que toute sa vie elle avait essayé d'oublier, lui serrait la gorge et lui coupait le souffle.

Or, la seule chose qui aurait dû compter, c'était son amour : son attachement profond pour un seul homme. Et c'était ici, dans le temple – son temple –, qu'elle venait le voir et lui parler.

Et peu importait qu'il fût mort deux décennies plus tôt. Quand il venait à elle, il était aussi jeune et beau qu'au premier jour, comme il l'était à Lucques...

Elle se tient debout devant lui, consciente de rien d'autre que de son regard enveloppant chaque courbe, chaque ondulation, chaque partie de son être. Et dans le silence qui s'étire entre eux, dans l'air sec chargé de poussière, les possibilités sont infinies et éternelles, au-delà de l'instant présent. Et quand ses yeux rencontrent enfin les siens, il dit son nom – comme si c'était la première parole qu'il ait jamais prononcée –, et elle est parcourue d'un frisson qui va la sustenter et la faire vibrer tout au long des années à venir.

Sylvia mettait un point d'honneur à trouver elle-même ses marques, à s'orienter dans la maison et à être à l'heure aux repas. Elle voulait être une hôte parfaite, celle qu'on prenait plaisir à recevoir. Ainsi, chaque matin, pendant que Cora – qui n'avait jamais été une lève-tôt – était enfermée dans ses appartements privés à l'étage, Sylvia travaillait en silence à l'écriture de son roman. Cora lui avait suggéré le petit salon, qui recevait la lumière du matin, et où il y avait un secrétaire face à la fenêtre.

— Parfait, avait dit Sylvia.

Jack non plus ne semblait pas être un lève-tôt, ce qui expliquait sans doute pourquoi cette pièce en particulier, dépourvue de rideaux et pleine de caisses et de boîtes, ne servait que très peu. Quand il se levait enfin – environ une heure avant sa grand-mère, qui ne daignait paraître qu'aux alentours de onze heures –, il donnait l'impression d'errer sans but dans la maison.

Elle l'entendait aller et venir d'une pièce à l'autre, ouvrant et fermant les portes, comme quelqu'un qui ne sait pas quoi faire – ou quelqu'un qui cherche une piste, un indice. Depuis la fenêtre, elle le regardait tourner en rond, perdu dans ses pensées.

Ce qui était compréhensible, au fond. Il avait besoin de trouver ses repères, de digérer les événements de ces derniers mois, de prendre la mesure de sa nouvelle situation. De méditer sur la femme qui avait rompu ses vœux et

était discrètement revenue vivre en Angleterre. Son unique parente encore vivante. Oui, c'était compréhensible.

Tout comme il était compréhensible que Cora, avec tout ce qui lui occupait l'esprit, ait été distraite. On l'aurait été à moins, songea Sylvia en essayant de se mettre à sa place.

Durant ces premiers jours, elle l'avait observée de près. Elle avait tenté de se frayer un chemin jusqu'à son esprit surmené, attendu et guetté les signes.

Elle avait consigné par écrit le moindre petit changement de comportement, chaque hésitation ou frémissement. Elle souriait profusément, posait peu de questions et se mettait parfois à fredonner pour combler le silence.

Il était évident que Jack ne savait rien et que ce n'était pas à elle de le mettre au courant. Pour tout dire, il la mettait mal à l'aise, même si, en fin de compte, tous les hommes, jeunes ou vieux, demeuraient pour elle une énigme. Elle avait toujours trouvé quelque chose de repoussant dans leurs manières, leur corps ou leur odeur. Sans parler de leur façon de respirer. Sans doute était-ce à cause de son père qui, tout banquier qu'il fût, ne savait pas respirer sans souffler comme un bœuf... et faisait d'autres choses tout aussi bizarres.

Et leur façon de mastiquer aussi, songeait-elle, chaque fois qu'elle regardait Jack à table, et d'avaler goulûment la nourriture comme s'ils n'avaient rien mangé depuis des semaines, comme si personne ne les observait, comme s'ils n'étaient pas des êtres humains, mais des animaux. Mais Cora ne semblait rien remarquer, et d'ailleurs, qui était-elle pour porter des jugements ?

Sept jours après son arrivée, Sylvia se retrouva effectivement « sur les rails ». Ce n'était jamais que son quatrième trajet en chemin de fer en l'espace d'une semaine. Comme si le voyage de retour à Londres ne suffisait pas (le métro était une vraie fournaise), voilà que vingt-quatre heures plus tard elle était de nouveau dans le train, en route pour le sud cette fois. Bien sûr, voyager avec Cora était une tout autre expérience. Il n'y avait pas de bambins mal élevés ou de femmes

dépoitraillées en première classe. Banquettes de velours, miroirs dorés, peintures à l'huile, poignées de cuivre et lambris d'acajou rendaient le voyage non seulement confortable, mais esthétiquement plaisant.

Malgré cela, toutes ces allées et venues l'avaient quelque peu épuisée.

Et pour ne rien arranger, elle était obligée de marcher sur des œufs avec Cora, car d'autres problèmes avaient surgi. Était-ce à cause de Jack ou de la lettre qui était arrivée ce matin ? Toujours est-il qu'aujourd'hui, son amie semblait plus distraite que jamais.

En prévision de leur équipée, Cora s'était levée de bonne heure et, toute vêtue de soie bleue et parfumée à la violette, elle s'était présentée à la table du petit-déjeuner dès neuf heures. Elle avait déclaré la journée « radieuse », expliquant à Sylvia qu'elle était une matinale dans l'âme, et que l'absence de sieste était à l'origine de nombreux problèmes en Angleterre.

— La fatigue ! s'était-elle exclamée en levant les mains au ciel. La fatigue altère notre jugement... Elle nous empêche de profiter de la vie... et de ses petits plaisirs.

Sylvia l'avait regardée prendre l'enveloppe jaune pâle, la décacheter avec un couteau en argent, puis en tirer l'unique feuille qu'elle contenait, et qui, pour autant qu'elle pût en juger, semblait avoir été dactylographiée. Cora avait d'abord sourcillé, puis réprimé un haut-le-corps. Quand elle avait remis la feuille dans l'enveloppe et l'avait glissée dans sa poche, Sylvia s'était enhardie à demander :

— Tout va comme tu le souhaites ?

Au début, Cora n'avait rien répondu, regardant droit devant elle, par la fenêtre ouverte, avec une telle intensité que Sylvia s'était retournée malgré elle pour regarder dans la même direction. Après quoi, Cora s'était levée de table en disant :

— Il faut nous dépêcher, Sylvia. Cotton sera là dans quelques minutes.